

Les lettres canadienne-anglaises

Naïm Kattan

Volume 10, numéro 5-6, septembre–décembre 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (1968). Les lettres canadienne-anglaises. *Liberté*, 10(5-6), 94–96.

les lettres canadiennes-anglaises

Les circonstances ont fait de Kildare Dobbs un nomade. Il l'est devenu ensuite par choix. Né de parents irlandais en Inde, il a fait ses études en Grande-Bretagne et après son service militaire dans la marine il est devenu un fonctionnaire en Afrique. Il est venu s'installer au Canada il y a une quinzaine d'années. Son premier livre «Running to Paradise» a obtenu le Prix du Gouverneur Général en 1962.

Dans son introduction à son ouvrage «Reading the Time» Dobbs dit: «L'homme contemporain est un nomade sans ancêtres, sans postérité et sans pays. Malgré la fiction consolante de la nationalité, nous sommes tous des personnes déplacées». Ce livre est un recueil d'articles, d'essais, sur les sujets les plus divers, que Dobbs a publiés dans les journaux et les magazines au cours de ces dernières années. Trois thèmes généraux constituent les points de convergence des textes réunis dans ce livre: les problèmes de l'heure en Amérique du Nord, les problèmes militaires de notre époque, et des impressions de voyage. Il n'y a point de disparité cependant dans l'ensemble de l'ouvrage. Le fil conducteur c'est la personnalité de l'auteur lui-même. Kildare Dobbs est partout présent. Qu'il fasse état de ses réactions dans un bar en Espagne ou qu'il commente la pensée militaire de Carl von Clausewitz, qu'il parle de la fin de l'Empire Britannique ou des beatniks, il a toujours la même attitude. Il est drôle, caustique, intelligent et juste. Personne

ne réussit à lui raconter des histoires. Qu'il s'agisse des technocrates, des spécialistes de l'art militaire ou des guides touristiques il ne fait confiance qu'à ceux dont le jugement lui paraît raisonnable, simple et par conséquent compréhensible. Ce qui suscite l'intérêt de Dobbs c'est le mouvement, celui des hommes, des civilisations et des idées. Celles-ci l'intéressent bien moins que les hommes. Et il n'est pas plus indulgent pour les siennes propres.

Parlant de la civilisation nord-américaine il constate que l'enfant représente toujours un idéal que l'on n'atteint jamais, et l'objet d'une quête incessante. Il décèle ce fait dans la littérature et dans la vie. Et puis, il se pose la question: les Nord-Américains aiment-ils vraiment les enfants? «Non», dit-il, «et c'est pour cela qu'ils les accablent d'objets. Ils leur donnent des choses; des jouets, des vêtements, des vitamines, du lait, des visites au médecin, des radios.» Ainsi, ils calment leur culpabilité devant cet amour si hautement proclamé et, en fin de compte, si peu vrai.

Plusieurs chapitres de «Reading The Time» sont consacrés aux questions militaires. Dobbs ne parle pas en technicien, mais en praticien. et à cause de cela il est d'avis qu'il a absolument le droit d'émettre des opinions sur des problèmes que l'on complique à souhait. Il remonte au grand théoricien du militarisme, von Clausewitz, et il en arrive à la conclusion que le chef militaire qui réussit ne prouve nullement sa supériorité intellectuelle ni même ses connaissances du métier. La réussite militaire résulte de la chance, de l'audace et du manque de scrupules dans le sacrifice que l'on fait des vies humaines. Dobbs mentionne les travaux d'un théoricien américain qui chemine sur les traces de von Clausewitz: Herman Kahn. Ce dernier suppose les conséquences possibles de la guerre nucléaire. Il jongle avec les millions de vies humaines qui seraient sacrifiées. Ses écrits ont provoqué la colère de nombreuses personnes. Dobbs dit tout simplement que Kahn ne fait que regarder en face les réalités de notre époque. Si l'on accepte l'existence des armes nucléaires il faut examiner froidement les conséquences possibles si l'on faisait usage de ces instruments de massacre.

Dans la dernière partie du livre nous accompagnons Dobbs dans ses pérégrinations en Espagne, au Maroc, en France, à

Ottawa et au Mexique. Partout où il se trouve il jette un regard neuf sur les hommes. Il ne cesse de répéter qu'il a horreur d'être pris pour un touriste. Il veut voyager, donc participer à la réalité des autres, ne fut-ce que pour qu'il la confronte avec la sienne. Pour lui le touriste se contente d'images et ce qu'il cherche, lui, ce sont des rencontres et des sensations. Il refuse d'être un simple spectateur, et si parfois il emprunte les voies difficiles, s'il néglige le confort ce n'est point par esprit d'aventure, mais pour étancher sa soif d'être parmi des vivants et non pas de se laisser bercer par des ombres qui circulent devant ses yeux.

Kildare Dobbs ne s'excuse pas de n'être spécialiste en rien. Au contraire, pour lui cela représente un avantage. A une époque où nous nous trouvons entourés d'experts et de spécialistes, ou plutôt de personnes qui se targuent de l'être, il est heureux de pouvoir faire la connaissance d'un homme qui entend vivre pleinement, qui ne refuse pas son époque, mais qui ne se laisse pas non plus décourager par ceux qui prennent plaisir à lui dire qu'il existe partout des chasses gardées de la connaissance et, qu'à part les spécialistes, il n'y a que des ignorants.

NAIM KATTAN

"Reading the Time" de Kildare Dobbs

— The Macmillan Company of Canada Limited, Toronto.